

Une rencontre mémorable

par

JEAN-MARIE PAISSE

J'étais encore un garçonnet en culotte courte et jouais sous les platanes d'un petit village, sur la place devant l'église, lorsqu'une grosse automobile américaine apparut et, arrivée presque à ma hauteur, se mit à rouler au pas.

Nous étions en été, peut-être trois ou quatre ans après la guerre. Les voitures américaines, aussi rutilantes que gigantesques, demeuraient très rares à cette époque et constituaient un objet de curiosité extraordinaire pour tous les villageois encore peu accoutumés à cette magnificence chromée.

Nul ne s'étonnera sans doute de mon émerveillement au spectacle de ce véhicule splendide.

Mioche de treize à quatorze ans, petit sauvageon élevé durant la guerre, à la diable, la bride sur le cou, au fond d'une vallée auvergnate très isolée, issu, par surcroît, de l'Assistance Publique, je ne pouvais qu'être ébloui devant une telle automobile.

Je m'approchai donc, bouche bée et les yeux écarquillés. Si près qu'avec un brin d'audace j'aurais pu frôler la carrosserie.

La voiture s'était arrêtée au moment où je m'avançais.

J'en découvris alors les occupants.

Sur la banquette arrière, se tenaient deux personnes âgées, une dame et surtout un très vieux monsieur, le plus proche de moi.

Il m'enveloppa d'un regard aussi vif que bienveillant, empreint d'un

intérêt discrètement affectueux que j'aimai tout de suite, car il me semble celui d'un grand-père, celui que mon institutrice, deux ou trois ans plus tôt, m'avait fait découvrir en me lisant *L'Art d'être grand-père* de Victor Hugo.

— Cette auto t'intéresse, sans aucun doute, beaucoup, me dit-il d'une voix douce, très légèrement teintée d'ironie gentiment amusée. Et celle-ci, comment la trouves-tu ? Te plaît-elle ?

Il avait entre les mains posées sur ses genoux une petite auto de modèle américain, aussi brillante qu'aérodynamique, dont la couleur rouge et les chromes étincelants me plurent aussitôt beaucoup au point que, presque à mon insu, en un geste subit, j'avançais la main au-dessus de la portière à la vitre baissée comme pour saisir la petite automobile.

Le vieillard ne put s'empêcher d'esquisser un sourire à nouveau discrètement malicieux.

— Cette auto, elle t'attire, n'est-ce pas, me dit-il d'un ton qui se voulait tout à la fois volontairement détaché et secrètement complice.

J'inclinai la tête en silence, plus subjugué que jamais aussi bien par la voiture que par le vieux monsieur dont la gentillesse affable et discrètement distinguée me charmait toujours davantage, une gentillesse simple et toute naturelle qui me changeait du ton bourru, quelque peu à rebrousse-poil, des vieux paysans auquel j'étais accoutumé.

— Cette voiture roule seule car elle possède une espèce de moteur, reprit le vieillard. Il suffit de le mettre en marche...

— ... avec une clef, l'interrompis-je sans façon, tout heureux et très fier de lui montrer ma connaissance des moteurs à ressort.

— Non, pas du tout, me répliqua-t-il aussitôt avec un petit air de triomphe goguenard dans la voix, tu n'y es pas ! Regarde...

Il retourna l'automobile et je devinai alors...

— Il faut froter très vite et très dur ! m'écriai-je. La voiture, ensuite, roule toute seule !

— Tu as très bien compris, s'empressa de me répondre le vieux monsieur. Tu es un garçon éveillé. Quel âge as-tu et comment doit-on t'appeler ?

— J'ai treize ans et tout le monde m'appelle Jeanji le Minou.

— Jeanji le Minou ?

— Oui ! C'est un petit nom que Gabrielle, ma grande frangine, m'a donné quand j'étais encore un marmot. Sinon, c'est Jeanji qu'on m'appelle au collège.

— Au collège ? Tu y vas donc ?

— Oui ! J’y apprends le latin et le grec. *Per aspera, spera*, ajoutai-je d’une traite, pas peu fier de me montrer bon latiniste, devinant que le vieux monsieur, si gentiment distingué, ne pouvait qu’être lui-même un bon latiniste.

— Ce conseil, tu en fais ta devise ? me demanda-t-il d’un ton soudain très sérieux.

— Oui, lui répondis-je d’une voix tout aussi grave.

Tout en dialoguant de la sorte, je ne cessais d’effleurer presque à mon insu l’automobile de rêve que les doigts du vieil homme caressaient avec douceur.

— Cette auto, va l’essayer, me dit-il alors en me la mettant au creux de la main.

Je m’empressai de la saisir et, m’accroupissant aussitôt, de la frotter avec autant de rapidité que d’énergie sur une grande pierre plate toute proche de la limousine du vieux monsieur, tandis que celui-ci, tout proche, désormais debout, m’observait avec autant d’attention que d’intérêt.

La voiture se mit à rouler sans trop de difficulté malgré la route peu carrossable.

Le vieux monsieur parut satisfait :

— Tu as bien lancé le moteur de l’auto ! me dit-il. Bravo !

Toujours accroupi, je levai la tête et le scrutai, le regard interrogateur, secrètement quémendeur aussi.

— Garde-la, je te l’offre, reprit le vieillard en souriant.

Aussitôt, je recommençai à jouer en silence avec tant d’enthousiasme et d’acharnement que, tout à la fois, j’en oubliai de le remercier et ne m’aperçus pas de son départ...

— Où as-tu volé cette auto ?...

Cette violente interpellation me ramena soudain à la réalité en même temps qu’une non moins brutale secousse me jetait au sol, dans la poussière.

Une femme entre deux âges, les poings sur les hanches, gigantesque à mes yeux, me fusillait du regard, affalé à ses pieds.

Je demeurai d’abord immobile, pétrifié, ne sachant ce qu’il m’arrivait. Puis, soudain, j’éclatai en sanglots tandis que la petite auto, abandonnée, gisait sur le toit, dans la poussière.

Dès mon arrivée, récente, au village, cette femme m’avait pris en grippe, sans doute parce que venu de l’Assistance Publique et qu’en outre je n’étais alors qu’un galopin aussi sale qu’effronté, un petit vicieux inso-

lent, déjà coureur de filles et de petits garçons, à qui, affirmait-elle, je m'exhibais volontiers...

Elle n'aimait pas ma silhouette maigrichonne, quelque peu dégingandée, ma chevelure sombre en broussaille ombrant mon visage étroit, anguleux, mes yeux inquiétants d'arsouille, mes joues creuses, mon teint hâve, mes bras osseux, mes jambes nues en baguettes de tambour, zébrées de crasse et d'écorchures, ma chemisette de coton grisâtre malpropre, ma petite culotte de toile bleue aussi sale qu'à moitié déchirée, mes pieds nus, couverts de poussière et de boue séchée.

Tout cela, aux yeux de cette villageoise « bien comme il faut », m'identifiait à l'un de ces petits bohémiens toujours en quête d'un mauvais coup, en loques ou plus impudemment même tout nus, comme cela m'arrivait aussi, sans le moindre embarras, sur la place ou le long des venelles du village.

Toujours affalé en larmes dans la poussière parmi les cailloux, non loin des racines d'un platane, je demeurais silencieusement immobile, la petite auto renversée sur le toit toute proche d'une de mes mains.

Suzanne, fillette d'une dizaine d'années, ma compagne de jeux cette après-midi-là, vint alors à mon secours :

— Jeanji ne l'a pas volée, l'auto, déclara-t-elle d'un ton assuré. C'est le vieux monsieur dans sa grosse voiture américaine qui la lui a offerte !

La mère Gringoire lui lança un regard d'abord sceptique. Puis elle parut un peu moins réticente ;

— Un vieux monsieur en voiture ?

Elle réfléchit une ou deux secondes avant de conclure :

— Je vois : sans aucun doute s'agit-il de ce vieil écrivain, André Gide. L'on m'a dit tout à l'heure l'avoir aperçu en train de se promener en auto aux environs du village.

La foudre tombant à mes pieds ne m'aurait pas ému davantage...

André Gide, ce grand écrivain dont mon ancienne institutrice m'avait parlé sitôt que j'étais entré, à dix ans, dans sa classe unique d'un petit village des monts d'Auvergne. Cette jeune institutrice connaissait ma grande passion de la lecture. En possession d'une petite mais très riche bibliothèque, elle n'avait pas hésité à me l'ouvrir, en me lisant et en m'expliquant, si nécessaire, les plus grands chefs-d'œuvre de la littérature européenne, beaucoup plus accessibles qu'on ne le croirait aux enfants introvertis, rêveurs et méditatifs dont j'étais, elle le devinait, elle le savait.

Ainsi ai-je découvert, entre autres, *Si le grain ne meurt*, *L'Immoraliste*, *La Symphonie pastorale*, *Les Faux-Monnayeurs*, *La Porte étroite*...

Sans doute, à l'époque, n'ai-je pas tout compris, du moins explicitement, mais ce que mon institutrice m'a lu de sa voix chaude et envoûtante, ce que j'ai lu moi-même, tout cela a germé secrètement en moi au plus intime de mon esprit et de mon cœur dès mes dix et onze ans. De telle sorte que ces semailles, en dépit de leur précocité, me donnèrent une récolte d'autant plus riche, d'autant plus précieuse qu'elle se fondait aussi sur mon expérience personnelle de même plus ou moins laissé pour compte.

Plus exactement sans doute, mes lectures et cette expérience personnelle s'entremêlèrent et se renforcèrent-elles mutuellement de telle sorte que j'en retirai un bénéfice spirituel plus considérable et surtout peut-être plus précoce.

Bien sûr, sitôt que je connus l'identité du vieux monsieur, une profonde joie m'envahit de même qu'une non moins profonde fierté. Et la petite automobile me devint d'autant plus précieuse.

Cette après-midi-là, tout en recommençant à jouer avec elle, j'entrepris de bâtir tout un roman où je m'imaginai qu'André Gide, ayant deviné non seulement mon goût pour son œuvre mais aussi ma vocation d'écrivain — cette vocation, je l'avais depuis mes sept ans... —, avait résolu de me prendre sous son aile...

Bien entendu, ce fantasme ne se concrétisa point et je ne revis jamais André Gide.

Il n'en reste pas moins vrai que cette rencontre, si brève fût-elle — à peine cinq minutes —, constitua l'un des phares de ma grande enfance. Il ne cesse, depuis lors, de m'illuminer et je continue, soixante ans après, de m'y ressourcer.

Quant au commentaire de la « Petite Dame » au sujet de telles rencontres dont André Gide vieillissant était, paraît-il, coutumier, « honni soit qui mal y pense ¹ »...

Lyon, février 2007.

1. *Les Cahiers de la petite Dame*, t. IV, p. 186 (4 septembre 1950).

